

Cendrillon, elle, approchait du prince, qui s'étonnait de voir sa belle venir en haillons mités et souliers dorés. Mais du moment qu'elle passait sous le noisetier, la demoiselle s'est trouvée parée d'une robe de lumière où mille lunes et soleils rayonnaient. Le fils du roi, pour sûr, n'était pas fâché du changement. Cendrillon lui a tendu une noisette, ils en ont cassé la coque, mangé l'amande, et seraient bien restés là à s'entre-regarder jusqu'au prochain solstice d'été si on ne les avait menés à la fête ! Chacun y a eu son verre de vin, et un bon quignon de pain. Depuis, dit-on, les amoureux vivent heureux, et de cela aussi nous sommes bienheureux.

*Ainsi finit le conte à la septième ligne
De la septième page du septième chapitre
Du livre qui se trouve
Dans le septième pli de la robe
De la demoiselle de sept ans
Par-delà sept vallées et sept océans.*

LA PEAU D'ÂNESSE

Paroles, conte, récit !

Il était, il est, il en sera toujours ainsi...



Un roi vivait comblé de tous les honneurs et de toutes les joies. Son unique malheur – mais il était immense – était d'avoir perdu son épouse alors qu'elle donnait naissance à leur premier enfant, une petite fille. Le roi ne s'en était jamais consolé, d'autant que la fillette ressemblait trait pour trait à sa mère.

Dès lors, l'enfant avait été particulièrement choyée, elle avait reçu tout ce dont on peut rêver, et peut-être plus encore. À l'âge de quinze ans, son père lui a offert l'alliance en or qu'avait portée sa mère – elle lui allait comme si elle avait été faite pour elle ! Et à cela, le roi a ajouté un présent fabuleux – autre héritage de sa mère que la petite n'aurait même jamais osé espérer.

Il s'agissait de trois fruits enchantés, amande, noix et noisette qui, lorsqu'on les ouvrait, déployaient des parures merveilleuses !

L'amande contenait une robe façon de temps qui, selon la saison, faisait varier ses couleurs ; la noix, une robe de nuit où brillait un firmament d'étoiles, avec une lune d'argent qui venait en agrafe à l'épaule ; la noisette, une robe de soleil qui étincelait d'un feu tel qu'en pleine obscurité elle pouvait faire renaître le jour !

La princesse tenait l'alliance et les fruits enchantés dans sa paume ouverte. Elle en restait tout abasourdie ! Le roi la regardait, le sourire dans un œil et la larme dans l'autre. Il a soupiré :

— Dis-moi, mon amour, ma mie, comment m'aimes-tu ?

La princesse a répondu :

— Ô mon roi, mon père, je vous aime... comme le sel.

— Que dis-tu ? a fait le roi.

— Comme le sel !

— Comment ça ? Comme un grain de sel ?

— Oui, je vous aime comme le sel !

À ces mots, le roi est devenu livide de rage, puis rouge de colère :

— Quoi ? Après tout ce que j'ai fait pour toi, après tout ce que je t'ai donné, sacrifié, après tout cet amour que je t'ai porté, après t'avoir tant cajolée, câlinée, toi tu ne m'aimes pas plus qu'un grain de sel ? Tu vas voir, c'est moi qui vais te saler !

Aussitôt, le roi a fait venir le capitaine de sa garde. Il lui a ordonné de confisquer sur-le-champ les biens de la princesse, de la dépouiller honteusement aux yeux de tous, puis de l'emmener au plus profond de la forêt, aussi démunie et sans plus de défense qu'au jour de sa naissance. Là, il l'égorgerait dans le premier fossé venu, abandonnerait sa carcasse aux bêtes fauves, et lui ramènerait son cœur – si jamais elle en avait un !



Le capitaine de la garde a fait comme le roi lui avait dit. Il a condamné les appartements de la princesse, lui a retiré ses bijoux, ses atours, jusqu'à la robe qu'elle portait, lui laissant sa chevelure pour unique parure...

En signe d'ignominie, il l'a hissée à califourchon, à rebours, sur le dos d'une ânesse. Et c'est dans cet étrange équipage qu'ils ont pris le chemin de la forêt. Les gens du château détournaient les yeux sur leur passage.

Au plus profond des bois, le capitaine a fait descendre la princesse de l'ânesse. Sur elle, il a levé son arme, et allait l'égorger, quand son regard a croisé celui de la jeune fille. Il y avait une telle stupeur dans ses yeux mouillés, une telle clarté, qu'il n'a pu la frapper.

C'est à l'ânesse qu'il a saisi la joue !

C'est à l'ânesse qu'il a tranché le cou !

Puis il a écorché la peau de l'animal pour en revêtir la princesse, a plongé son bras dans le poitrail fumant de la bête et en a arraché le cœur pour le remettre au roi. Enfin, il a bredouillé à la jeune fille de disparaître au plus vite tandis que lui-même retournait au château.

Alors, sans plus rien savoir, la princesse s'est enfuie, la peau d'ânesse sanglante jetée sur les épaules, et tenant encore dans son poing serré les trois fruits enchantés et l'alliance en or que sa mère lui avait légués.

De ses courses, marches et périls,

La princesse ne se souvient plus...

Après des jours d'errance et des nuits sans fin, la pauvre est arrivée dans un royaume inconnu d'elle. Elle a frappé à la porte basse d'un château. Elle était effrayante à voir sous sa peau d'ânesse ; les yeux écarquillés, les cheveux en bataille, les ongles écorchés, et si sale qu'elle en paraissait vieille ! On lui a demandé ce qu'elle voulait. Ne pourrait-elle servir comme bergère, dindonnière ou même porchère ? C'est à la cuisine qu'on l'a prise. Souillon des cuisines ! Elle devait sortir les ordures, trier les épluchures, filtrer le gaillon, racler le cul des chaudrons...

Et toutes les filles de cuisine, tous les marmitons, les gâte-sauces, les fouille-au-pot se moquaient d'elle :

— Ah, regardez la Pé d'Âne ! Mais voyez-ça ! La Peau d'Ânon ! Qu'elle est souille ! Pouah ! Qu'elle est crasse !

La Peau d'Ânesse ne répondait jamais un mot, travaillait en silence près de l'âtre. Par moment, tout de même, pour qu'on la laisse tranquille, elle jetait sur les braises de pleines poignées de sel. Ça crépitait, ça faisait des pets comme des tonnerres !

Tout le monde s'écartait d'elle :

— Quelle horreur cette Pé d'Âne ! Elle nous mettra des poux !

Du temps à trimer, à s'humilier,

La princesse ne se souvient plus...

Un jour d'entre les jours, une nouvelle fabuleuse a couru jusque dans les cuisines du palais. Le Prince, en désir de se marier, organisait un bal ouvert à toutes les demoiselles du royaume, sans réserve d'âge ni de condition. De l'ancienne à la jeunette, de la reine à la soubrette, chacune s'appête vite pour la fête ! On se coiffe ! On se peigne ! On se tresse ! On se stresse ! Du ventre des armoires on sort son plus beau linge.

Au milieu de cette agitation, la Peau d'Ânesse va trouver la cuisinière en chef pour lui demander autorisation de se rendre au bal.

— Quoi ça ? a fait la cuisinière. La Pourcheronne, s'en aller au bal ?

Tout le monde a éclaté de rire.

— Mais j'ai bien le droit d'y aller, a fait la Peau d'Ânesse. Moi aussi je suis demoiselle !

— Demoiselle ? Elle est bien bonne ! Va-t'en donc, hé, fille des cendres !



La cuisinière en chef lui a envoyé un méchant coup de torchon au visage ! La Peau d'Ânesse s'en est allée pleurer près de l'âtre. Un par un, elle les a vus tous partir à la fête. Dans la suie qui couvrait ses joues, les larmes creusaient des rigoles.

Enfin, quand elle s'est trouvée seule, elle s'est redressée devant le feu ardent et s'est dé faite de sa peau de bête. Avec un peu d'eau claire et de cendre blanche, elle a fait toilette. Des plis de la fourrure où elle tenait cachés l'alliance en or et les trois fruits enchantés, elle a retiré, puis ouvert l'amande. Aussitôt, la robe de temps s'est déployée devant elle !

Quand elle s'est dirigée vers le bal, la nature et ses quatre saisons semblaient l'envelopper et lui faire cortège !

Belle qu'elle était fille et belle de sa parure !

Au moment même où elle posait le pied dans la salle du bal, tous les regards se sont tournés vers elle. Les musiciens ont cessé de jouer. Bien forcés ! Les violonistes en perdaient leur archet, les trompettes s'enfonçaient leur embouchure dans le nez, les tambours se frappaient sur les doigts... Le fils du roi lui-même en a renversé sa citronnade ! Puis, rendant vertes de jalousie les demoiselles du royaume, il est venu inviter cette nouvelle princesse à la danse.

Tant bien que mal, les musiciens ont repris leur cadence. La Peau d'Ânesse et le Prince se sont mis à virevolter... Comme ils étaient jolis à voir ! Toute la soirée, le regard dans celui de l'autre planté. Lui croyait tenir entre ses mains une créature de rêve. Son émotion à elle ! Sa parole... C'était que jamais ne cesse la fête !

Mais le temps n'a que faire des histoires d'amour, et bientôt les douze coups de la nuit ont carillonné.

Elle a dit :

— À présent, je dois m'en aller.

— Oh... a répondu le Prince. Encore une danse !

— Non, vraiment, il faut que je parte.

— Alors dites-moi au moins qui vous êtes.

— Qui je suis ? a fait La Peau d'Ânesse. Je suis du pays du Torchon !

Et sur ces mots, elle a tourné le dos au Prince, et s'en est allée à travers les galeries du palais !

Au matin, partout où elle allait, partout où elle laissait pendre ses longues oreilles, la Peau d'Ânesse entendait parler de la princesse inconnue qui avait mystérieusement disparu ! Le fils du roi en était bouleversé. Il avait réuni ses géographes, ses cartographes, ses topographes... Toute la nuit, ils avaient cherché le pays du Torchon. Au matin, ils y étaient encore, et on entendait le Prince hurler et les traiter d'ignares, d'incapables, jusque dans la cour du château ! La Peau d'Ânesse en riait doucement, quand les filles de cuisine sont venues la trouver pour lui parler du bal et la faire bisquer :

— Sssss ! Dommage que tu n'y étais pas ! Si tu étais venue ! Tu aurais vu une demoiselle bien belle ! Que personne ne la connaît ! Que personne n'en a jamais vu de plus belle !

La Peau d'Ânesse a répondu :

*Qu'elle soit belle tant qu'elle voudra,
Elle n'est pas plus belle que moi !*

Tout le monde est parti de rire.

— Ah ! La pauvre Pé d'Ane ! N'importe quoi ! Les poux ont dû lui manger le cerveau !

Mais brusquement, nouvelle nouvelle ! Le Prince, dans l'espoir de revoir sa belle, organise un deuxième bal ! Nouveau branle-bas de combat général ! On se bichonne ! On se pomponne ! On se chignonne ! On se tire-bouchonne !

La Peau d'Ânesse s'en va retrouver la cuisinière en chef...

— Mais va-t'en donc, animal, c'est un bal, ce n'est pas un carnaval !

Et vlan, un coup de balai sur la tête !

Un par un, la Peau d'Ânesse les a revus partir à la fête... Elle a revêtu la robe de nuit ! Au bal, elle scintillait comme une étoile ! Elle et le Prince ont tournoyé jusqu'à ce que minuit sonne.

Enfin, elle a dit :

— À présent je m'en vais.

— Oh, encore une danse !

— Non.

— Alors, dites-moi au moins qui vous êtes ! Je l'ai cherché, le pays du Torchon, mais je ne l'ai pas trouvé !

— C'est que... c'est que je suis du pays du Balai !

La Peau d'Ânesse s'est encore enfuie entre les galeries... Au matin, on ne parlait que d'elle... Le Prince, fou d'amour... Les filles de cuisine, jalouses...

— Sssss ! Dommage que tu n'y étais pas !

*Qu'elle soit belle tant qu'elle voudra,
Elle n'est pas plus belle que moi !*

Et puis, nouvelle nouvelle nouvelle ! Un troisième bal ! La cuisinière en chef... Allez, bang ! Un coup de tison sur le menton... Vite, la robe de soleil... Minuit sonne !

— À présent, je m'en vais.

— Encore une danse...

— Non.

— Si !

— Non !

— Alors dites-moi... Je n'ai pas plus trouvé le pays du Balai que celui du Torchon !

— C'est que je suis du pays du Tison !

Vite, la Peau d'Ânesse s'en va...

Mais cette fois, le Prince se réveille un peu et décide de poursuivre la fugitive princesse ! Elle, le sentant derrière elle, se dépêche, court, fait des détours... Seulement l'éclat de sa robe de soleil la trahit, et le jeune homme se laisse guider dans l'obscurité par cette lueur qui s'échappe !

Il arrive dans les cuisines du château, s'approche et découvre là, près de lâtre, une souillon couverte d'une peau de bête qui ronflait dans les cendres.



La Peau d'Ânesse avait juste eu le temps de jeter la fourrure sur ses épaules, de se couvrir les mains et le visage de suie ! Et mi-essoufflée, mi-tremblotante, elle faisait mine de ronronner comme une servante ivre. Le Prince la contemple un moment, puis s'éloigne à grands pas.

Le lendemain, il était malade, alité. Il ne voulait ni manger ni boire ni dormir ni même parler. Le roi, la reine, se tordaient les doigts à son chevet.

— Mais dis-nous au moins ce qui te tracasse, dis-nous une chose qui te ferait plaisir !

— Une chose qui me ferait plaisir ? Ce serait de voir la dernière des souillons aux cuisines, celle qui porte une peau de bête, me préparer une bonne galette !

Aussitôt, l'incroyable requête se répand comme une traînée de farine jusqu'aux cuisines et s'en vient à l'oreille de la cuisinière en chef qui va trouver la Peau d'Ânesse :

— Oh, Souillon ! Cucendron ! Le Prince – va-t'en savoir ce qu'il a dans la tête ! – voudrait te voir lui préparer une bonne galette. Vite, prépare-toi, dépêche-toi ! Lave-moi bien tes mains, passe-les à la pierre ponce !

La Peau d'Ânesse a pris tout ce dont elle avait besoin, puis elle est montée dans la chambre du Prince. Il était assis sur son lit et caressait un petit chat blotti tout contre lui. La jeune fille s'est mise au travail. Mais tandis qu'elle pétrissait sa pâte, le Prince s'est levé doucement pour venir derrière elle et tirer par le bas sa peau de bête. Le pauvre, il voulait se rendre compte ! La Peau d'Ânesse, croyant que c'était le petit chat qui l'agaçait, disait sans se retourner :

Chat, chat, chat !

Tu manges ma peau d'ânesse !

Elle l'a rajustée en vitesse. Le Prince a recommencé.

Chat, chat, chat !

Tu manges ma peau d'ânesse !

Elle l'a rajustée encore. Le Prince a tiré plus fort !

Chat, chat, chat !

Tu manges ma peau d'ânesse !

Cette fois, elle l'a ramenée franchement et se l'est attachée sur le devant. Seulement, le Prince avait eu le temps de voir les épaules de la Peau d'Ânesse, qui étaient si belles et si blanches, dit-on, qu'il les préféra désormais à toutes les robes du monde, qu'elles soient couleur de temps, de nuit ou de jour !

La Peau d'Ânesse à peine sortie, le Prince se jette sur la galette – elle était bonne ! – quand brusquement... Ah ! Il a bien failli s'étrangler, et retire de son gosier un anneau ; l'alliance en or que la Peau d'Ânesse y avait laissée ! Le Prince s'exclame, déclame, proclame qu'il épousera celle à qui il pourra passer la bague au doigt !

Bientôt, aux portes du château ont accouru toutes les demoiselles ; reines, princesses, marquises, baronnes, duchesses, mais aussi bergères, dindonnières, porchères, et ainsi jusque la dernière...

Pas une n'a pu passer l'anneau !

Le Prince s'étonne :

– N'y a-t-il plus aucune demoiselle en ce royaume ?

– Mais si, on lui répond. Aux cuisines, la Peau d'Ânon !

Tout le monde se tord.

Pourtant, la Peau d'Ânesse s'est approchée au milieu des rires. Elle a tendu un bras, une main qu'elle avait pris soin de blanchir.

À la stupéfaction de tous, le Prince lui a passé l'anneau ! Aussitôt, d'un coup d'épaule, la belle a fait tomber sa peau de bête et est apparue dans sa robe de grâce et de lumière. Tous en ont été éblouis, tous ont enfin compris... Le torchon, le balai, le tison !

Le Prince en était si fou de joie qu'il a fait organiser sur-le-champ un quatrième bal ! Une fête de mariage où il a invité musiciens, chanteurs, diseurs de fariboles !

Il y a convié aussi les pauvres de la ville, les gueux, les indigents... Une véritable cour des miracles !

Ah ! Quelle liesse !

Tous étaient dans l'ivresse !



Quand soudain la Peau d'Ânesse a vu entrer un homme en guenilles, courbé sur son bâton, en qui elle a reconnu son père ! Oui, son père était devenu mendiant...

Quand le capitaine de sa garde lui avait rapporté le cœur de l'ânesse, le roi, fou de douleur, avait voulu le mettre à mort. Mais le capitaine, pour sauver sa vie, lui avait avoué avoir épargné la petite. Alors, le roi avait abandonné son trône, ses richesses, pour prendre la route et tenter de retrouver sa fille. Au fil du temps, il était devenu mendiant errant... Aujourd'hui, entendant parler de cette fête où chacun pouvait manger librement, il était venu s'attabler.

La Peau d'Ânesse a alors discrètement demandé à la cuisinière en chef – qui à présent était pleine d'égards pour elle – de servir à ce malheureux une soupe, mais en ayant bien soin de ne pas y mettre une seule pincée de sel. La cuisinière s'en occupe elle-même, et porte le bouillon au mendiant qui le goûte, et recrache aussitôt.

— Pardonnez-moi, mais cette soupe n'a guère de saveur... Elle manque de sel!

La Peau d'Ânesse s'est approchée et lui a répondu :

— De sel? On prétend que vous avez voulu mettre à mort votre fille parce qu'elle vous aimait comme le sel... Comprenez-vous à présent à quel point je vous aime, vous qui avez su me donner goût à la vie?

À ces mots de miel, le roi a reconnu sa fille qui brillait comme un soleil! Il a éclaté en pleurs et lui a demandé de le pardonner. Ce que la Peau d'Ânesse a fait bien volontiers.

Alors, son père est resté vivre auprès d'elle et son époux jusqu'à la fin de ses jours. On raconte que jamais plus sa soupe n'a manqué de sel mais que parfois, au seul souvenir de cette histoire, le roi se mettait à pleurer et que le goût salé de ses larmes lui rappelait la véritable saveur de la vie.

Ainsi le conte finit.

Tous les mots en ont été dits.

Que sa musique subsiste et vous accompagne.

Allez le cœur heureux et la joie dans l'âme!



LE CHAT BOTTÉ

ALIAS

MESSIRE RATAPOIL

S'il y a un animal, qu'il peine!

S'il y a un pauvre, qu'il geigne!

S'il y a un prince, qu'il règne!

S'il y a un sage, qu'il enseigne!



Il est arrivé qu'un paysan miséreux, parvenu au bout de ses jours, avait laissé pour héritage à son fils un chat maigre et pouilleux. Jeté sur la route, le garçon songeait que le mieux sans doute serait de trancher le cou au matou puis d'aller marchander sa fourrure au marché. Il sortait déjà sa lame à dépecer quand le chat l'a arrêté :

— Y pensez-vous mon maître? Quelle pauvre chair allez-vous tirer de moi et quel profit ferez-vous de ma peau tannée? Filons dans les bruyères et je jure de débrouiller tous les jours de quoi déjeuner, dîner et souper!

Le garçon savait le petit fauve sans merci pour trucider rats et souris. C'est pourquoi il l'avait nommé Ratapoil. Il a décidé de s'en remettre à lui!

Effectivement, à l'abri d'une cahute de bois perdue dans les fougères, le jeune homme n'a plus connu de repas où il ne dégustât quelque poule d'eau, lièvre, caille, faisán, lapin, que Ratapoil parvenait à débusquer. Une fois même, il avait réussi à convaincre une volée de bécasses que son maître pourrait les mener auprès du roi pour se faire dorer la queue! Ne se prenant pas pour les dernières des volailles, les bécasses s'étaient laissé conduire et finalement étrangler pour servir de dessert.